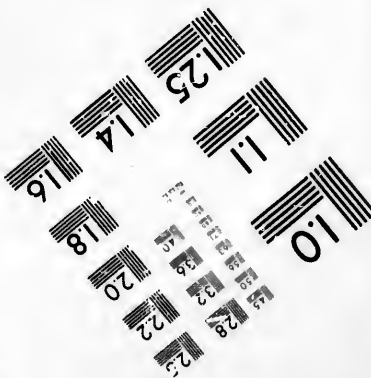
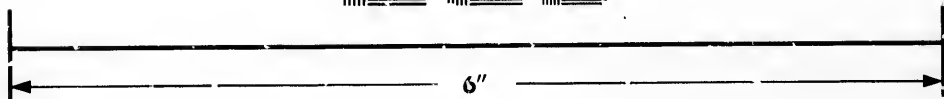
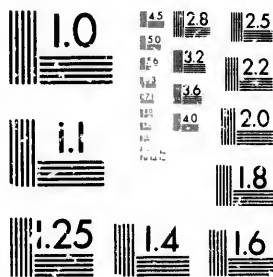


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

15 24 25  
12 132 22  
18 20

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10  
11

**© 1981**



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

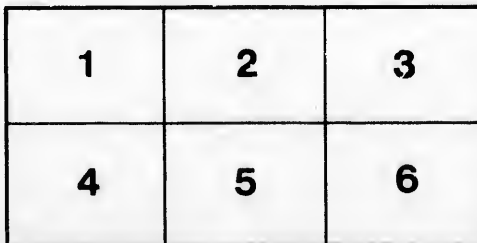
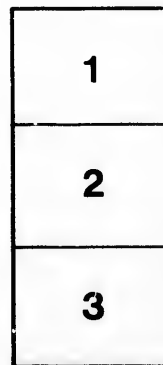
Library of the Public  
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives  
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails  
du  
difier  
une  
page

rata  
o

elure,  
à

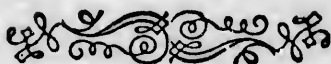


ETUDE DES LANGUES

---

RÉFORME  
DE  
L'ENSEIGNEMENT

PAR  
P. LEROY.



QUÉBEC  
IMPRIMERIE A. COTÉ ET C<sup>o</sup>

Rue Saint-Anne, 41.

—  
1874.

THE HISTORY OF THE  
REIGN OF  
CHARLES THE FIRST

By JOHN BURNET  
BISHOP OF SALISBURY

IN TWO VOLUMES.  
LONDON, Printed by J. Sturges, at the  
Sign of the Anchor, in St. Dunstons Church  
Lane, 1724.

THE SECOND VOLUME.  
LONDON, Printed by J. Sturges, at the  
Sign of the Anchor, in St. Dunstons Church  
Lane, 1724.

Printed by J. Sturges, at the  
Sign of the Anchor, in St. Dunstons Church  
Lane, 1724.

## DÉDICACE.

---

Je dédie et je donne ce livre à notre Saint Pontife, le Grand Pape PIE IX. C'est le souvenir d'un de ses Zouaves, l'humble hommage qu'il offre, en fils dévoué, au noble captif du Vatican.

Je le dédie aussi au descendant de nos rois, à ce prince, qui tient si fièrement dans ses mains le vieux drapeau de la France, celui qui jadis flottait aux rives du Saint-Laurent.

Je le dédie enfin à l'honorable Monsieur G. Ouimet, Ministre de l'Instruction Publique de la Province de Québec. Il n'a pas dédaigné l'étranger, qui est venu s'asseoir au foyer du peuple canadien.





## PRÉFACE.

---

« La science dit Balmès, s'acquiert lentement, péniblement, et la vie est courte. « Cependant l'homme disperse ses facultés sur mille objets divers ; caressant ainsi sa vanité et sa paresse : sa vanité, parceque cette universalité apparente lui donne un certain vernis de savoir ; sa paresse, parcequ'il est beaucoup plus difficile et plus pénible de se fixer à une science, de l'approfondir, de l'embrasser tout entière, que d'acquérir quelques notions vagues et générales sur toutes les branches des connaissances humaines.

« Une science, une seule science, dont on veut savoir le dernier mot, (et on ne le sait jamais), suffit pour absorber la plus longue vie. Il en est de même des professions. Il importe donc de choisir, selon l'aptitude particulière, la carrière, que l'on doit suivre, et, le choix fait, de s'y tenir et de s'y livrer tout entier. Or l'enfant lui-même, dès sa douzième année, est en état de comprendre, quels sont les travaux, qui lui coûtent le moins, quelles sont les études, où il déploie le plus d'aptitude et d'intelligence. »

Cela étant, pourquoi tant le fatiguer et si longtemps en dehors de la voie spéciale, où il se sent appelé ; voilà la question que je pose à tous les gens raisonnables. Chacun ayant

dans ce monde sa part de force et de faiblesse, et les hommes vraiment supérieurs étant tous des hommes spéciaux, il faut réagir contre cette tendance funeste à l'universalité, qui, en fractionnant à l'infini et pendant des années les forces de l'enfant, arrête l'essor de sa jeune intelligence.

Tel est le but que je poursuis et ce livre est le premier pas sur une route, où je me vois seul encore ; mais où j'espère que bientôt d'autres viendront après moi.

Ici je ne traite la question qu'au point de vue purement pédagogique ; mais je me propose de la traiter plus tard à deux autres points de vue : au point de vue philosophique et au point de vue médical, et Dieu aidant, je réussirai envers et contre tout : *Deo juvante, contra omnes et omnia.*

---

(Tous droits réservés.)

# RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT.

---

Séance littéraire donnée à Québec, le 30 avril 1874, dans une des salles de l'École Normale-Laval, par un professeur français, M. Leroy, devant les notabilités de la ville et en particulier Son Honneur le maire M. Garneau, sous la présidence de l'hon. M. Ouimet, ministre de l'Instruction Publique.

MESSIEURS,

L'étude des langues mortes présente aux enfants trois espèces de difficultés, qu'il faut leur aplanir, si l'on veut obtenir d'eux l'amour du travail et des progrès rapides. Ce sont les difficultés de grammaire, de construction et de dictionnaire.

Il m'a semblé qu'il y avait là quelque chose à faire ; et voilà pourquoi, depuis déjà bien des années, j'ai consacré tous mes instants à cette œuvre, qui, pour être trop généralement dé-

daignée des professeurs de quelque mérite, n'en est pas moins une œuvre utile.

J'ai donc composé tout un ensemble de travaux, qui sont le fruit d'observations directes recueillies au jour le jour, en faisant étudier les enfants devant moi ; et je crois pouvoir dès aujourd'hui offrir à tous un nouveau système d'enseignement, plus simple que celui qui est actuellement suivi dans les différentes maisons d'éducation.

Le seul reproche qu'on puisse adresser à ce système, c'est qu'il exige de l'espace ; mais ce défaut disparaît en grande partie avec un aménagement convenable, facile d'ailleurs à exécuter sans beaucoup de frais.

Il est vrai de dire cependant que pour avoir des classes nombreuses, (et par classes nombreuses j'entends au plus quarante élèves,) il faudrait changer toute l'économie des collèges ; mais je n'admets pas que ce soit là une objection sérieuse.

Si la méthode est bonne, (et j'ai droit de le croire, puisque dans tout Québec personne ne le conteste) ; si elle rend l'étude agréable aux en-

fants ; si elle diminue de moitié le temps et la fatigue du travail, on ne doit pas s'arrêter à des obstacles matériels.

Considérer autre chose que le perfectionnement apporté dans l'instruction, et refuser ce perfectionnement, sous le prétexte qu'il exige trop de changements dans la disposition du local ; c'est être dans le faux et l'avenir le prouvera. Car il n'est pas possible que, dans le monde entier, il n'y ait pas au moins un collège, pour faire l'essai d'un système reconnu bon.

Je sais un pays, où mes idées seraient acceptées et où je recevrais le concours intelligent et l'appui du gouvernement ; mais ce pays est l'ennemi de France et, dussé-je briser ma plume, jamais je n'offrirai mes services au brutal Prussien. Ce peuple orgueilleux, qui se targue beaucoup trop de ses succès (patience ! on le verra bientôt, je l'espère,) n'aura pas du moins l'honneur d'une réforme dans la méthode d'enseignement. Avant de m'avouer vaincu, j'irai partout ailleurs, s'il le faut ; mais quant à m'adresser à la Prusse, ce colosse aux

pieds d'argile, comme dit Pie IX, jamais.

A mon pays d'abord revenait de droit l'application en grand du système ; et c'est à lui tout le premier que je devais offrir d'en faire l'essai. C'est au reste ce que j'ai fait ; et voici la lettre, qu'à la date du 2 février 1874, j'écrivais à son Excellence monsieur de Fourtou, ministre de l'instruction publique :

“ Paris, le 2 février 1874.

“ Excellence,

“ Je ne sais quelles sont les formalités à remplir, pour arriver jusqu'au ministre de l'instruction publique ; et je prends le moyen, qui me paraît être le plus simple : celui de lui écrire.

“ J'ai pensé que dans un temps, où tout le monde est d'accord, pour reconnaître que les méthodes employées arrivent à des résultats relativement assez faibles, malgré la science et le dévouement des maîtres et la bonne volonté de beaucoup d'élèves, il y avait lieu pour moi de demander qu'on voulût bien examiner mes travaux.

“ Sans me faire illusion sur les difficultés, qu’ont de tout temps rencontré les inventeurs, j’ai cru qu’il était de mon devoir comme Français d’offrir d’abord à mon pays l’application d’un nouveau système d’enseignement, par suite duquel j’ose dire que le temps des études peut être réduit de moitié.

“ J’en ai fait l’expérience et, si vous daignez, monsieur le ministre, m’accorder une audience, j’espère vous convaincre. Si vous refusez de m’entendre, il ne me restera plus qu’à voir, si ailleurs qu’en France on apprécie mieux ceux qui consacrent et leur vie et leur fortune à travailler pour les enfants : tâche souvent ingrate et rarement récompensée.

“ J’ai l’honneur, monsieur le ministre, d’être de votre Excellence, avec un profond respect, le très-humble serviteur.

“ P. LEROY.”

Je dois rendre à monsieur de Fourtou cette justice, c’est que, dès le lendemain soir, il m’envoyait une lettre d’audience. Il est donc à croire que mes paroles avaient fait quelque impression sur son esprit, et qu’il y attachait une certaine valeur. Mais pour



quci me faire venir, s'il n'avait pas l'intention de pousser la chose plus loin ? Je ne le comprends pas encore.

Quoiqu'il en soit, le 4 au matin, je me rendis au ministère de l'instruction publique. Monsieur de Fourtou était sorti, et son chef de cabinet me pria d'exposer en peu de mots ce que je désirais. Il ne voulut même pas prendre connaissance de mes travaux. Je lui répondis que je demandais à appliquer moi-même un nouveau système d'enseignement, dont j'étais l'auteur.

“ Oh ! quant à cela, dit-il, n'y comptez pas. Si réellement il y a du bon dans vos travaux, ce que je veux admettre, eh bien, faites un rapport, et vous verrez peut-être quelques-unes de vos idées acceptées par la commission chargée de réformer l'enseignement. Ce sera pour vous un honneur.” B-l avantage, ma foi !

Aussi dans la persuasion que mon rapport, si j'avais la fantaisie d'en faire un, dormirait éternellement dans les cartons des bureaux (en France ce sont de vrais éteignoirs que ces bureaux), je renonçai à me donner

une peine inutile, et qui pourrait fort bien profiter à d'autres qu'à moi. Mon départ pour le Canada remis jusques-là de jour en jour était décidé.

Cependant le 6, c'est-à-dire deux jours après, en me promenant dans Paris, j'aperçus à l'étalage d'un libraire, attaché avec un liseret rouge, (c'est le signe des livres qui viennent de paraître,) un ouvrage nouveau intitulé : réforme de l'enseignement secondaire par M. Jules Simon, *ancien ministre de l'Instruction Publique en France.*

Tout ce qui concerne l'instruction ayant le don de m'émouvoir au plus haut point, j'achetai immédiatement le volume et en quelques heures je l'avais lu en entier. C'était non pas ma méthode, mais l'esprit de ma méthode ; et, sous l'impression de cette lecture, j'écrivis la lettre suivante, à laquelle je n'ai pas donné suite.

Voici cette lettre, que je crois devoir reproduire, ce qui me conduira tout naturellement à analyser une page remarquable de l'ouvrage en question :

---

“ Paris, 6 février 1874.

“ Monsieur,

“ Je viens de lire avec le plus vif intérêt votre livre intitulé : Réforme de l'enseignement secondaire ; et je ne puis que redire ce que je disais déjà, quand parut votre circulaire si critiquée du 27 septembre 1872 : Monsieur Jules Simon a raison.

“ Et pourtant, je l'avoue en toute franchise, j'étais alors prévenu contre vous, ne connaissant pas bien vos idées sur l'éducation ; mais, à la lecture de ce document, je dus forcément abonder dans votre sens, puisque, sans le savoir, j'avais exécuté en partie du moins le plan d'études indiqué par vous.

“ Aussi avais-je eu d'abord l'intention de vous demander une audience, pour vous communiquer mes travaux ; mais ils n'étaient pas entièrement terminés, et d'ailleurs, comme toute chose nouvelle bonne en principe, il fallait auparavant les appliquer pendant quelques années, avant d'appeler sur eux l'attention des hommes compétents. Car il y a mille détails dans l'instruction, que l'expérience seule apprend à simplifier. Je m'en tins donc là.

“ Depuis j'ai continué ces travaux et ils sont maintenant assez complets, pour que j'affronte la publicité, d'autant plus que je trouve dans votre livre l'esprit de ma méthode. Or, il est permis de penser que deux hommes, qui se rencontrent sur le même point sans s'être entendus, peuvent être dans le vrai.

“ J'ai déjà écrit à monsieur le ministre de l'instruction publique, pour lui demander une entrevue ; mais son Excellence trop occupée d'autres soins n'a pu me recevoir elle-même et l'entretien, que j'ai eu avec son chef de cabinet, n'a pas abouti. Dès lors j'ai pris la résolution de m'adresser directement à l'Assemblée nationale, pour obtenir d'exposer mon système devant une commission, qui jugera s'il y a lieu d'en faire l'essai ; et j'ai pensé que vous voudriez bien être mon interprète auprès d'elle, ma manière de voir concordant à cet égard avec la vôtre et mes travaux venant à l'appui de vos affirmations.

“ Je sais combien il est difficile d'aller à l'encontre des idées reçues, et l'histoire des inventions même les plus utiles le prouve assez ; cependant on

est tellement d'accord aujourd'hui, à quelque parti qu'on appartienne, pour reconnaître que les méthodes employées laissent beaucoup à désirer, qu'on voudra bien entendre un homme qui, pièces en main, offre de montrer comment on peut réduire de moitié le temps des études, sans rien changer au programme de l'enseignement.

“ Recevez, Monsieur, avec mes sincères hommages pour votre beau talent, l'assurance du profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

“ P. LEROY. ”

La page, à laquelle je faisais allusion tout-à-l'heure et que je vais maintenant reproduire en l'abrégeant, mériterait d'être citée tout au long ; mais je suis obligé de me borner à des extraits, qui suffiront, je pense, à montrer que je tends au même but que monsieur Jules Simon et que, grâce à mes travaux, la grande réforme, dont il parle, est désormais un fait accompli.

Monsieur Jules Simon exposant en effet de quelle manière défectueuse et irrationnelle se fait aujourd'hui une classe et de quelle manière elle de-

vrait se faire, s'exprime ainsi : “ L'é-  
“ lève, dit-il, verra ses camarades à  
“ l'œuvre. Ces procédés de l'intelli-  
“ gence, qu'il n'est point capable d'ob-  
“ server directement en lui-même, il  
“ n'aura point de peine à les suivre  
“ sur son voisin, cherchant tout haut  
“ devant lui. Dix bonnes copies lues en  
“ classe ne valent pas la vue immédiate  
“ d'un bon esprit, qui travaille à dé-  
“ couvert. L'ouvrier n'apprend-il pas  
“ son métier en regardant travailler  
“ son patron et ses compagnons ?

“ Ainsi l'activité, le mouvement,  
“ l'attrait se substituent à la somno-  
“ lence et à l'ennui. On attend l'heure  
“ de la classe ; on se s'y borne plus à  
“ écouter, on parle ; et, quand on  
“ écoute, c'est en se préparant à  
“ payer soi-même de sa personne.

“ Aujourd'hui, c'est à l'étude surtout  
“ que l'élève travaille, puisque c'est là  
“ qu'il fait ses devoirs, et que, dans la  
“ classe, il n'a plus qu'à écouter. La  
“ classe est surtout consacrée à la  
“ dictée des devoirs pour le lendemain  
“ et à la correction des devoirs de la  
“ veille. L'élève y est purement pas-  
“ sif. C'est moins une classe qu'une  
“ inspection. Le professeur s'assure

“ qu'on a travaillé. La correction  
“ des devoirs n'intéresse jamais que  
“ celui qui lit sa copie ; elle n'ins-  
“ truit pas les autres, et n'excite pas  
“ même leur attention. L'explication  
“ des auteurs est étouffée par la réci-  
“ tation, la dictée, la correction ;  
“ c'est à peine si elle dure quinze à  
“ vingt minutes. Elle devrait être le  
“ fond même de la classe ; c'est le seul  
“ moment, où l'élève travaille réelle-  
“ ment sous les yeux de ses condis-  
“ ciples et sous la direction de son  
“ maître. Ce temps d'activité, qui  
“ est si peu de chose dans nos classes,  
“ devrait être tout : *ce serait la grande*  
“ *réforme.*

Eh bien, cette grande réforme, que demande M. Jules Simon, je crois l'avoir accomplie, et dans quelques minutes j'espère le prouver ; mais je tiens dès maintenant à vous faire sentir l'analogie, qui existe entre mes idées et celles de cet homme si remarquable comme professeur. Nous exprimons les mêmes pensées, lui dans une magnifique amplification, moi dans une seule phrase que voici :  
“ *La méthode nouvelle diffère du système actuellement suivi, en ce que le pro-*

*fesseur, au lieu de corriger des devoirs faits en dehors de lui, préside au travail de l'enfant et peut ainsi résoudre ses difficultés à mesure qu'elles se produisent.*

Cette phrase est placée à la fin de la guerre des Helvétiens, livre qui a été imprimé à Lyon, en 1873 ; mes premiers travaux datent de 1868. Car il y a déjà six ans que je travaille, Dieu sait dans quelles conditions ! sans avoir jamais reçu que de froids compliments.

Sans doute, j'avais foi qu'un jour on me rendrait justice ; mais, si grande que soit cette conviction, il y a des moments, où fatigué de la lutte, l'homme, qui marche en avant sur une route inconnue, s'arrête désolé sur le bord du chemin. Il faut alors qu'une voix amie se fasse entendre et dise au pauvre voyageur : allons, courage, debout et marchons : l'avenir est à nous. Cette voix amie a été pour moi celle de l'honorable M. Ouimet, ministre de l'Instruction Publique de la province de Québec ; et je dois le remercier publiquement devant vous, Messieurs, de n'avoir pas dédaigné l'étranger, qui est venu s'asseoir au foyer du peuple canadien.

Si je n'avais trouvé auprès de lui un



accueil bienveillant, c'en était fait. Je renonçais, et pour longtemps, à compléter l'œuvre, à laquelle j'ai pourtant consacré mes plus belles années. Mais il n'en sera pas ainsi, et j'ai l'espérance d'obtenir de lui la protection, que je sollicite et qui m'est nécessaire pour continuer mes travaux avec fruit et les terminer en peu de temps. Non, il ne voudra pas enlever au Canada l'honneur d'une réforme incontestablement utile; j'en ai pour garant la bonté avec laquelle il m'a reçu sur la simple vue d'une lettre, que je lui demande la permission de lire, parce qu'elle renferme des considérations intéressantes pour tout le monde. Voici cette lettre :

“ Monsieur le ministre,

“ Avant de quitter un pays où les Français trouvent tant de sympathies, je crois devoir m'adresser à vous et appeler votre attention sur des travaux, qui ont pour but de changer du tout au tout la méthode d'enseignement actuellement suivie.

“ Vous savez comme moi au prix de quels pénibles efforts renouvelés chaque jour les pauvres enfants ar-

rivent, après de longues années, au terme de leurs études, sans avoir fait cependant, malgré leurs fatigues, de bien grands progrès en aucune branche des connaissances humaines ; et vous n'êtes pas étranger, j'en suis sûr, au mouvement qui se produit de toutes parts, mais surtout en France, pour chercher comment on pourrait mieux faire. Aussi ai-je l'espérance que vous daignerez examiner mes travaux, et, s'il y a lieu, accorder une protection éclairée à une œuvre éminemment utile.

“ Déjà j'ai fait appel à des hommes qui auraient dû, ce semble, par suite de leur position, s'estimer heureux d'associer leur nom à une réforme reconnue par tous comme nécessaire. Car s'il est honorable de consacrer sa vie à une idée, dont puisse un jour profiter l'humanité, il ne l'est pas moins de donner la main à ceux qui travaillent pour les autres et surtout pour les enfants.

“ Malheureusement cela n'est pas, (généralement du moins,) et il suffit de parcourir l'histoire de tous les inventeurs, pour voir à quels obstacles ils se sont heurtés et combien d'entre

eux, après avoir longtemps nourri de chères illusions, ont fini par douter d'eux-mêmes et par abandonner le combat, au moment où ils allaient remporter la victoire.

“ C'est que toute chose nouvelle blesse bien des intérêts et que la routine étant partout et en toutes choses fort honorée, quiconque s'attaque à elle soulève des tempêtes. C'est aussi que les découvertes les plus fécondes en résultats de toutes sortes, ne sont pas sans être entourés de difficultés nombreuses, qui demandent à être éclaircies d'abord, avant qu'elles deviennent vraiment utiles ; mais quand une fois, si je puis ainsi dire, elles sont comme dégagées des langes de leur berceau, elles bravent toutes les contradictions et tous les contradicteurs.

“ Pour ne citer qu'un fait entre mille, qui prouve que des hommes même supérieurs peuvent passer assez légèrement sur une grande découverte, il n'y a qu'à rappeler la délibération des membres de l'Institut, qui taxèrent de folie la proposition faite par Fulton à Napoléon Ier de le conduire en Angleterre sur des bateaux, qui marcheraient contre vents et marées.

“ Si des hommes comme Fulton ont eu tant de peine à faire triompher des idées, dont les conséquences merveilleuses ont cependant depuis transformé le monde, est-il étonnant qu’au milieu des luttes de partis, qui déchirent notre malheureuse France, des ministres d’un jour, tout occupés de se maintenir au pouvoir, ne trouvent pas le temps de donner audience à un inconnu. Et d’ailleurs qui pourrait lutter contre le mauvais vouloir d’une bureaucratie orgueilleuse et jalouse !

“Après bien des démarches, j’ai enfin compris qu’en France il n’y avait rien à faire pour moi et, qu’eussé-je mille fois raison, je ne serais pas écouté. J’ai fait comme tant d’autres. Je suis venu en Amérique, et jusqu’ici je n’ai pas eu lieu de m’en repentir, puisque, dès mon arrivée à Québec, j’ai trouvé dans le Révérend M. Hamel, recteur de l’Université-Laval, un homme compétent entre tous, qui a accepté en principe toute ma manière de voir.

“ Dès lors j’ai pensé qu’il ne fallait pas en rester là ; et voilà pourquoi j’ose vous demander, monsieur le ministre, de me venir en aide dans l’œuvre immense, que j’ai entreprise et que

j'espère mener à bonne fin avec votre concours : « La réforme de l'enseignement. » A vous autant qu'à moi en reviendra l'honneur.

« Agréez, monsieur le ministre, l'assurance du profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

« P. LEROY. »

Ici devrait se placer, si c'était possible, la partie de la conférence, qui a eu pour but de montrer aux personnes présentes, le 30 avril au soir, à l'École Normale, comment il faut se servir de mes travaux ; mais on ne saurait, dans un livre, daguerréotyper convenablement la physionomie propre à une leçon de ce genre.

A moins d'avoir vu l'élève travailler sous la direction de son maître, on ne peut que très - imparfaitement comprendre quelle est ma manière de procéder.

Je renvoie donc le lecteur à l'exposé de la méthode, tel qu'il a été fait le 8 de ce mois, à MM. les professeurs du séminaire. On trouvera aussi plus loin les différentes appréciations des journalistes, qui ont assisté à la séance. Elle sont toutes assez favorables.

EXPOSÉ

*d'un nouveau système d'enseignement  
méthodique applicable à toutes les langues.*

Messieurs, — J'ai eu l'honneur, la semaine dernière, de voir votre excellent supérieur, Monsieur Hamel, qui a paru prendre quelque intérêt à l'exposé d'un nouveau système d'enseignement, dont je suis l'auteur ; et il a été convenu entre nous, qu'un jour qu'il fixerait, je développerais plus au long mes idées devant vous. Mais, je dois le dire, il a été convenu également que je le ferais sans apparat, une conférence de ce genre exigeant beaucoup de temps pour ne rien laisser à désirer, soit au point de vue du fond, soit au point de vue de la forme.

Je commence donc par solliciter toute votre indulgence et je vous prie de ne considérer mes travaux que comme des matériaux, dont vous pourrez vous servir vous-même, pour atteindre le but auquel depuis déjà longtemps j'ai consacré ma vie et ma fortune. Je serai même trop heureux, si je trouve

parmi vous, Messieurs, des hommes qui me comprennent et qui, sans accepter toute ma manière de voir, (on n'arrive pas du premier coup à la perfection) acceptent cependant l'idée mère du système, idée féconde ou du moins que je crois telle. Vous en jugerez.

J'ai apporté la première pierre à l'édifice nouveau, qui est à construire ; et dans cette œuvre immense un homme est peu de chose, s'il n'est pas soutenu. Ce qui me donne cependant quelque espérance de n'avoir pas travaillé en vain, c'est qu'à notre époque le besoin de modifications à apporter dans l'enseignement se fait généralement sentir. Tous les vrais professeurs se réunissent dans une même pensée : simplifier la méthode actuellement suivie.

Elle a pu être bonne en son temps ; elle a même été un perfectionnement par rapport aux méthodes, qui l'ont précédée ; mais enfin elle n'est pas le dernier mot de la science pédagogique, et, en s'appuyant sur les travaux de nos devanciers, ce n'est pas être trop présomptueux que de vouloir mieux faire. Toute chose humaine n'est-elle

pas susceptible de progrès ? Pourquoi donc en rester là ? Il faut sortir de la route battue et, par l'observation, se frayer de nouveaux chemins plus en rapport avec les idées et les besoins du temps.

Car il est certain qu'aujourd'hui le cadre des études s'est étendu. De nouvelles sciences ont surgi, qui, bien qu'à peine nées d'hier, ont pourtant déjà, et non sans raison, obtenu le droit de cité. De plus la vapeur et l'électricité ont presque entièrement changé les conditions de la vie. Les distances n'existent plus et les peuples ainsi rapprochés se voient, pour se comprendre, dans la nécessité d'étudier les langues vivantes, dont jadis ils ne sentaient pas le besoin. De là cette tendance à faire descendre les langues mortes du piédestal, où longtemps ces langues ont trôné presque seules, pour les remplacer par les langues vivantes et par les sciences.

On reproche en effet aux études, telles qu'elles sont organisées maintenant, de ne pas préparer assez directement l'enfant aux différents emplois, où la Providence appelle chacun de nous, et de le condamner à passer



huit ou neuf ans de sa vie à apprendre, à grands frais et avec des peines incroyables, une ou deux langues et d'autres choses pareilles, dont il n'aura peut-être que rarement occasion de faire usage. Et certes, en présence des résultats obtenus par les systèmes actuellement en vogue, il est naturel de se demander, s'il y a proportion entre le travail qu'on exige des enfants, et d'une part les connaissances qu'ils acquièrent, de l'autre les avantages, qu'ils retirent de ces connaissances.

Et pourtant quelle immense somme d'efforts ne représentent pas, même pour les plus paresseux, huit ou neuf ans passés sur les bancs du collège. On peut affirmer, sans avoir peur de se tromper, qu'un homme d'âge aurait de la peine à se soumettre de nouveau à cette rude discipline, à laquelle sont astreints les enfants. Si donc les résultats sont si minimes, quoiqu'obtenus au prix de tant de fatigues et de dégoûts, malgré la science et le dévouement des maîtres et la bonne volonté de beaucoup d'élèves, n'est-on pas naturellement conduit à dire que la mé-

thode est mauvaise et que par conséquent il faut la changer.

Mais avant tout et, pour ne pas marcher à l'aventure, il importe de considérer dans quelles conditions et de quelle manière se fait le travail d'un enfant abandonné à lui même. C'est ce que j'ai fait. J'ai observé l'enfant aux prises avec la science. J'ai vu comment il procède, à quelles difficultés il se heurte sans cesse, toujours disposé à s'arrêter au moindre obstacle pour s'amuser à des rien, et ordinairement occupé de toute autre chose que de son devoir.

Dès lors je me suis demandé, s'il ne serait pas possible de fixer et de soutenir son attention et comment on pourrait le faire. Après bien des tâtonnements, je n'ai trouvé qu'un moyen : *travailler avec lui et, par des interrogations successives à la manière de Socrate, le diriger à tout instant dans les dédales de la science, où seul il s'égare si aisément.* Tel a été mon point de départ et le principe du nouvel enseignement ; mais ce n'est que peu-à-peu et non sans peine, croyez-le bien, que j'ai pu formuler tout un système, et, par l'observation de chaque jour, décou-

vrir quels étaient les travaux à exécuter, pour rendre l'étude agréable à tous.

La première chose, que j'ai dû faire, a été de reléguer au second plan la mémoire, ce travail pénible et long, qui dégoûte l'enfant et l'empêche de faire des progrès rapides. Je l'ai réduite à n'être plus qu'une servante de l'intelligence, servante utile sans doute, mais dont à la rigueur on pourrait se passer, et qui en tout cas cède le pas au raisonnement ; mais, pour y suppléer, il a fallu mécaniser l'instruction de telle sorte que, par des procédés, qui sont d'ailleurs dans la nature des choses, on pût par des routes précises arriver dans un temps donné à un but donné.

Vous comprendrez mieux quels sont ces procédés, quand tout à l'heure je les appliquerai à des exemples ; mais auparavant il est utile d'entrer encore dans quelques considérations, pour montrer que la marche, que j'indique, est la marche à suivre, la marche rationnelle.

Si en effet on étudie une langue en philosophe, et que l'on prenne un ouvrage quelconque écrit en cette lan-

gue, on doit remarquer que les phrases se composent toutes à peu près des mêmes éléments, dont les uns reviennent sans cesse : ce sont les éléments principaux ; et dont les autres, quoique toujours susceptibles de concourir à la formation d'une phrase, reviennent plus ou moins souvent : ce sont les éléments secondaires. De là, dans la grammaire, distinction entre les règles. Il y a, en effet, les règles principales et les règles secondaires ; et il importe de les distinguer les unes des autres, pour donner un soin spécial aux règles principales et seulement un soin secondaire aux règles secondaires, puisque ces dernières, sans être absolument exclues d'aucun auteur, sont pourtant plus ou moins particulières aux uns qu'aux autres.

Les règles principales sont des règles indispensables pour bien apprendre une langue. Il est donc nécessaire de commencer par elles et je ne puis m'expliquer, entr'autres choses, comment le *que retransché* qui est une tournure si fréquente et en même temps si latine, ne vient que fort tard à la connaissance des élèves, après tant de règles insignifiantes de

la syntaxe. Sans doute toutes les règles sont utiles. Mais il suffit de savoir où les trouver méthodiquement, chaque fois qu'on en a besoin. C'est dans ce but qu'ont été faits *mes tableaux de grammaire*. Aussitôt qu'un enfant en a la clef, il s'en sert aisément pour trouver toutes les règles, qui lui sont nécessaires.

Après les tableaux et comme conséquence du même principe est venu un autre travail, où tous les éléments possibles d'une phrase, quelle qu'elle soit, sont groupés de manière que l'élève, sous la direction de son professeur, puisse décomposer tous ses devoirs. Cette *phrase type*, espèce de canevas, imprimée et tirée à nombreux exemplaires, constitue sa copie de chaque jour ; et grâce à elle l'étude lui est rendue attrayante et facile.

Restaient les difficultés de dictionnaire qui, sans aucune utilité, retardaient à tout moment la marche de l'élève et par là même les explications du professeur. Pour obvier à cet inconvénient, il a été composé des livres, où ces difficultés n'existent plus. Car d'un côté est le texte latin ou français, de l'autre le dictionnaire.

L'un de ces livres a pour titre : *thèmes, discours et vie d'Agésilas*. Il contient un résumé très-court de la grammaire latine, résumé, qui est mis en regard de chaque thème. La page étant divisée en deux parties égales, en haut se trouve la règle, en bas le thème, qui en est l'application, vis-à-vis le dictionnaire correspondant. C'est la même disposition pour la vie d'Agésilas, en haut le bon français, en bas le français mot à mot.

La pensée, qui a présidé à la composition de ce livre, c'est que, pour bien apprendre le latin, il n'est pas nécessaire de faire un thème sur toutes les règles de la grammaire, et qu'il suffit d'avoir à faire l'application des règles les plus usuelles, sans aller se perdre dans les difficultés, qui naissent de l'opposition des idiômes et de la différence des civilisations. Une page tirée d'un auteur latin vaut pour moi tous les recueils de thèmes. Car elle renferme toute la langue; et Jacotot, célèbre professeur français du dernier siècle, l'avait bien compris quand il posait son fameux principe, principe profond : *tout est dans tout*. La langue, ne l'oublions pas, a existé avant la

grammaire, et la grammaire a été faite sur la langue, non pour embarrasser la marche, mais pour rendre l'étude plus simple et moins fatigante. Or, en est-il de même, et n'est-il pas au contraire plus difficile d'apprendre une grammaire, la grammaire de Lhomond par exemple, que d'apprendre la langue latine elle-même. Pourquoi changer l'ordre de la nature ? Est-ce que le petit enfant, sur les genoux de sa mère, n'apprend pas sa langue sans le secours d'aucune règle ? Aidons-nous donc de la grammaire, mais qu'elle ne devienne pas un obstacle.

Le second livre, dont j'ai à vous parler, est intitulé : *Caii Julii Cæsaris commentarii de bello helvetio*. On y retrouve la disposition indiquée dans le livre précédent, d'un côté le texte latin, de l'autre le dictionnaire, qui y correspond. Après un mois et même moins, si l'on veut, l'enfant peut commencer à faire des versions dans ce livre. Et ce n'est pas sans raison que j'ai choisi la guerre des Helvétiens, plutôt que tout autre épisode tiré des auteurs latins ; mais je l'ai choisie, parceque c'est un fait par lui-même très-intéressant, traité de main de maître par César.

qui n'était pas seulement un grand général, mais encore un grand écrivain ; et que cette guerre, en quelques pages, formant un tout complet est par là même facile à détacher.

Quoi de plus intéressant en effet, que de voir tout un peuple décider en assemblée publique qu'il quittera son pays, pour aller s'établir sous un ciel plus clément ; de voir ce peuple pendant deux ans se préparer au départ, et le moment venu brûler ses villes et ses villages et marcher sur la Gaule à travers des défilés inaccessibles ; de le voir enfin, après mille péripéties, venir succomber dans les plaines d'Autun sous les coups de César, et pour obéir à la loi du vainqueur, rentrer dans l'Helvétie, quelques mois après en être sorti.

J'ai cru devoir, pour abréger le récit, supprimer en partie certains détails, qui, à mon avis, arrêtent l'action principale et ne rentrent qu'indirectement dans le plan général. Telle est par exemple la trahison d'Orgétorix, et ce que César appelle la trahison de Dumnorix, Gaulois influent, qu'il devait faire assassiner plus tard, et dont



le grand tort était peut-être de voir trop clair au jeu des Romains.

De cette façon j'ai pu en 400, lignes seulement, obtenir une œuvre d'ensemble très-remarquable à tous égards, et où le professeur trouvera pour ses élèves des exemples nombreux de style et de composition, sans qu'il soit besoin d'attendre jusqu'à la 3e et la 2e, avant de les initier aux beautés de la littérature. La vie d'Agésilas offre les mêmes avantages et l'enfant, qui aura étudié ces deux ouvrages, comme je le conçois, et qui les possédera bien, sera incomparablement plus fort que celui, qui aujourd'hui charge sa mémoire et fatigue sa tête dans de gros volumes. Car l'homme savant n'est pas celui qui connaît beaucoup de choses, c'est celui qui les connaît bien. *Timeo hominem unius libri.*

Mais, direz vous, comment un enfant peut-il être ainsi mis de prime abord en présence d'un auteur latin, où les inversions sont si fréquentes ? N'est-il pas nécessaire de commencer par des livres, où cette langue obéisse aux lois de la logique française, qui veut que les mots se suivent dans leur ordre naturel ? N'est-il pas néces-

saire qu'il n'entre, pour ainsi dire, que pas à pas dans les difficultés, qui naissent pour lui de la différence des deux langues. A cela je répondrai que les latins ne plaçaient pas leurs mots au hasard et, de même qu'ils avaient une grammaire, dont les règles ont été formulées, de même ils devaient avoir des règles de construction, qu'il s'agit de découvrir. Car ces règles étant découvertes, les conditions du travail pour l'enfant se trouveront changées. Au lieu de forcer la phrase latine à cadrer avec un sens préconçu, qu'il cherche maintenant dans le dictionnaire, il devra, d'après des règles précises, faire sa construction, et sa construction étant ainsi faite presque mécaniquement, toujours avec l'aide de son professeur, le sens vrai suivra nécessairement et les livres élémentaires, où le français est habillé en latin, deviendront inutiles. De là moins de fatigue, et le nombre des livres étant diminué, une plus grande simplicité dans l'enseignement.

Il a donc fallu, par un procédé analogue à celui, par lequel les règles de la grammaire ont dû être dégagées de la langue, dégager de même les règles

de construction ; mais ces règles de construction ne sont pas absolues. Car de même qu'en français tous les écrivains, quoique se rapprochant par le caractère général de leurs écrits, ont cependant chacun leur génie particulier ; de même en latin la phrase, quoiqu'obéissant à des lois générales, a chez les différents auteurs un cachet spécial, de telle sorte qu'il est impossible de donner un ensemble de règles, qui conviennent à tous les ouvrages faits en cette langue. Et pourtant il importait qu'un livre fut composé, où les mots de chaque phrase eussent une place déterminée par des lois fixes et invariables, qui obligeassent l'enfant à se rendre compte de tout et à ne rien faire par à peu près ; et voilà pourquoi dans le *de bello helvetio* se trouve en haut le texte latin, tel qu'il est dans César, et en bas ce même texte méthodiquement arrangé d'après certaines règles, qui, je le répète, ne sont pas absolues dans les auteurs. Toutefois vous pouvez vous convaincre, par l'examen des deux textes, qu'entre le texte de César et le texte arrangé il n'y a pas une grande différence ; que souvent même les phrases sont pres-

qu'identiques ; et que, sauf de rares exceptions, les tournures sont des tournures très-latines.

Vous allez voir maintenant comment, étant donné un enfant, qui n'a jamais fait ni thèmes ni versions et qui sait à peine ses déclinaisons et ses conjugaisons, on peut, grâce à l'ensemble de mes travaux, et sans faire appel à des connaissances péniblement acquises d'avance, le lancer immédiatement en pleine langue latine, et le mener comme par la main au travers des obstacles de toutes sortes, qu'il rencontre à chaque pas. Vous me direz ensuite si, en appliquant à toutes les phrases les mêmes moyens d'investigation, on ne doit pas arriver forcément à des résultats magnifiques. (*L'expérience a été faite depuis avec un jeune homme, n'ayant pas la moindre notion de la langue latine.*)

Deux phrases vont nous servir d'exemples : une phrase française et une phrase latine. La 1<sup>ère</sup> c'est-à-dire la phrase française est tirée de mon cours de thèmes (elle appartient à un thème de récapitulation.) La 2<sup>e</sup>, c'est-à-dire la phrase latine, est tirée des commentaires de César. Les voici :

Phrase française : *Les hommes trompés par le démon méprisaient la loi de Dieu, qui eût éloigné d'eux la peine du déluge, dont ils approchaient le moment fatal par leurs péchés.* Phrase latine : *Helvetii his rebus adducti ; et Orgetorigis auctoritate permoti ; constituerunt, ea, quæ ad proficiscendum necessaria erant, comparare ; jumentorum et carrorum quam maximum numerum coemere ; sementes quam maximas facere, ut frumenti copia in itinere suppeteret ; cum proximis civitatibus pacem et amicitiam confirmare.*

Suivent les différentes opérations, par suite desquelles la phrase française est mise en latin et la phrase latine traduite en français. Ces opérations sont au nombre de trois pour les thèmes comme pour les versions ; savoir : pour les thèmes : 1o. Décomposition logique de la phrase, dont chacun des mots est placé dans la copie imprimée à la place, qui lui convient. 2o. la phrase étant ainsi décomposée, chacun des mots français est mis en latin d'après les règles de la grammaire, 3o. enfin placé où le veut le génie particulier des latins. Ces opérations sont également au nombre de trois pour les versions, savoir : 1o. Dé-

composition de la phrase latine ; 2o Construction, 3o. Traduction en français.

Au reste chacune de ces opérations demande un temps d'autant plus long que l'enfant est moins avancé. Ainsi au commencement, on restera une heure et même plus sur une seule phrase. Car il faut que chaque phrase soit, pour ainsi dire, disséquée de telle sorte que le squelette en devienne sensible à l'enfant et, qu'en répétant sur toutes les phrases les mêmes procédés, on finisse par les graver profondément dans son esprit. Il faut ensuite, qu'une phrase étant ainsi disséquée, non seulement elle soit parfaitement comprise, mais encore qu'elle soit bien retenue, et que rien, dans cette phrase, ne s'oublie, ni les mots, ni les formes, ni les inflexions, ni les règles. Pour cela on reviendra sans cesse sur les matières déjà vues, jusqu'à ce que, par cet exercice chaque jour renouvelé, les connaissances déjà acquises se tassent peu à peu et pénètrent de plus en plus dans la mémoire de l'enfant. Quand il aura ainsi, sous la direction de son maître, parcouru les deux livres, dont il a été question plus haut, j'ose dire

qu'il saura le latin et qu'il le saura bien.

Toutefois l'usage des mots lui manquera encore. Car chaque auteur ayant ses mots à lui, on ne saurait, je l'ai appris par l'expérience d'un de mes élèves, réunir un bien grand nombre de mots, en prenant seulement dans César la guerre des Helvétiens et dans Cornelius Népos la vie d'Agésilas. Il serait donc à désirer, pour compléter le système, qu'aux deux livres élémentaires, qui eux sont nécessaires, on ajoutât deux autres livres, l'un intitulé : *les prosateurs latins* et l'autre : *les poètes latins*. Ces deux livres contiendraient par ordre de date un des épisodes les plus remarquables des différents auteurs avec une notice sur ces auteurs et une critique abrégée de leurs œuvres. (*J'y travaille en ce moment.*)

Je voudrais en outre que par le choix des morceaux, qui devraient servir de modèles, on parvint à rassembler tous les genres de compositions et que le professeur, dans ses explications, y ramenât toujours ses élèves. Il en résulterait un enseignement des plus simples et des plus précis. Car, au lieu de ces gros volumes,

où se perd l'enfant et que l'on échelonne arbitrairement le long des études on aurait seulement quatre petits livres, qui coûteraient peu aux parents et qui cependant renfermeraient comme le suc de la langue. Plus tard rien n'empêcherait d'ailleurs, et je le conseillerais même, d'utiliser les connaissances de l'enfant et au moyen de livres, qui appartiendraient aux classes et non plus aux élèves, de leur faire expliquer avec suite et à livre ouvert, ils le pourraient alors, les ouvrages les plus remarquables écrits en latin. Ajoutez à cela, si vous le voulez, quelques versions dictées, des discours, des narrations, des vers assez rares mais sérieusement faits ; et vous aurez l'ensemble de la méthode, que je propose et que j'ai appliquée avec quelques succès.

Cette méthode est incontestablement préférable à la méthode ancienne pour tous les enfants, qui travaillent seuls ou du moins en petit groupe et je ne doute pas qu'une fois connue elle ne soit, même telle qu'elle est, adoptée par tous les précepteurs et tous les répétiteurs. Ne fut-elle donc utile qu'à eux, ce serait avoir beau-



coup fait pour la cause de l'enseignement que d'avoir donné à tant d'enfants, qui sont en retard, le moyen de réparer le temps perdu. Mais je la crois applicable en grand. En tout cas pourquoi dans les grands collèges, comme celui-ci, à côté de l'ancien système, n'y aurait-il pas un cours spécial, où un petit nombre d'enfants payant plus cher recevraient un enseignement plus soigné, et qui, soyez-en sûrs, serait bientôt des plus recherchés par les parents. Ce cours ne serait-il pas d'ailleurs une école normale d'un nouveau genre, où le professeur, obligé pendant plusieurs années de diriger lui-même les élèves dans tous leurs travaux et non plus seulement de corriger des devoirs faits en dehors de lui, apprendrait par la pratique cet art si difficile d'enseigner aux autres, que trop peu connaissent. Car il ne suffit pas d'être un savant pour être un bon maître et ce n'est qu'en professant qu'on devient professeur.

Si j'ai pu rendre quelques services et ouvrir une voie nouvelle, c'est pour avoir vu les enfants à l'œuvre, pour avoir travaillé avec eux. Là est l'avenir de l'enseignement, j'en ai la con-

viction ; là est le progrès, et si, comme je le désire et l'espère, d'autres hardis pionniers, sans égards pour *haute et honorée dame routine*, veulent après moi marcher à la découverte et suivre ce sentier, que j'ai péniblement tracé à mes risques et périls, ils agrandiront le chemin encore étroit, et un jour prochain sans doute, quand le vaste plan, que j'avais conçu pour l'étude des langues, aura été rempli pour le français et le grec, comme il l'est déjà pour le latin, ce jour-là une réforme radicale aura été faite. A vous de voir, si l'honneur de cette réforme, qui est demandée de toutes parts, doit appartenir au Canada français et à l'Université-Laval.

EXTRAITS DES JOURNAUX.

Extrait du *Journal de Québec*, 1er mai 1874.

Monsieur Leroy a exposé hier au soir, devant un auditoire d'élite, un nouveau système d'enseignement, fruit de ses longues études. Malgré l'aridité du sujet, il a su intéresser vivement.

Quoique nous ne soyons pas assez compétents pour juger de la chose en elle-même, nous croyons cependant que ce système mérite d'attirer l'attention de tous les hommes, qui s'occupent d'enseignement.

---

Extrait du journal *l'Évènement*, 1er mai 1874.

Nous avons assisté hier soir à une conférence donnée à l'école Normale-Laval, sous la présidence de l'Hon. ministre de l'Instruction Publique.

M. P. Leroy, professeur français, arrivé au pays depuis deux mois environ, nous a exposé un nouveau mode d'enseignement, qui simplifie les études. L'espace ne nous permet pas d'en faire l'analyse. Qu'il suffise à nos lecteurs

de savoir que M. Leroy se sert de tableaux, et, avec ce secours, l'élève peut en quelque sorte travailler seul. L'expérience qu'il a faite hier devant l'auditoire a parfaitement réussi.

On nous assure que cette méthode a reçu l'approbation des personnes les plus compétentes en fait d'enseignement.

Extrait du journal *l'Echo de Lévis*, 1er mai 1874.

Nous avons entendu, hier soir, l'exposé fait, à l'école Normale, par M. Leroy de son système d'enseignement. Simplicité, clarté, facilité d'application à toutes les langues : tels sont les avantages que l'on ne peut s'empêcher de saisir au premier abord dans la méthode du jeune professeur.

En quelques leçons, un élève apprend la philosophie de la langue, chose que jusqu'ici on avait peine à saisir après plusieurs années d'étude. M. Leroy laisse reposer la mémoire de l'enfant, et au lieu de le surcharger d'un bagage indigeste de déclinaisons et de conjugaisons, qui l'embrouillent et le dégoûtent, il ne s'adresse qu'à son jugement. Il le met ainsi en mesure de faire im-

médiatement des versions et des thèmes tirés des auteurs. Tout le secret consiste à se rendre compte dès le principe de règles, que les élèves n'approfondissent et ne raisonnent d'ordinaire qu'après plusieurs années d'un pénible travail ; encore, tous n'y arrivent-ils pas.

Nul doute que cette méthode, tout-à-fait nouvelle dans son application, ne produise une réforme importante dans l'enseignement et n'abrège considérablement le temps consacré à l'étude des langues.

---

Extrait du journal *Le Canadien*, 1er mai 1874.

La conférence, dont nous avons parlé dans notre numéro de mercredi, a eu lieu hier soir à l'école Normale-Laval, sous la présidence de l'honorable M. Quimet, ministre de l'Instruction Publique.

Pendant près de trois heures, M. Leroy a tenu sous le charme de sa parole la nombreuse société, qui avait répondu à son invitation. Après avoir fait ce qu'on peut appeler l'historique de son système, il l'a appliqué avec le plus grand succès.

On ne saurait imaginer rien de plus intéressant qu'une leçon de ce genre, qui semblerait pourtant devoir être assez aride ; mais elle était faite de manière que même les personnes, à qui la langue latine est complètement inconnue, pouvaient suivre tous les raisonnements.

Un jeune homme n'ayant aucune connaissance du latin, et que le révérend M. Lagacé avait choisi lui même avant la séance, a servi à montrer l'excellence des procédés employés par M. Leroy.

Avant cette conférence, nous n'aurions pas cru qu'on pût ainsi, sans préliminaires, faire un thème tiré des auteurs ; aujourd'hui nous sommes forcés de le croire. En vérité c'est merveilleux et tout le monde a été d'accord pour le reconnaître.

Serait-ce donc enfin cette réforme tant désirée ! Tout le fait supposer ; et si M. Leroy a eu tant de peine à se faire jour, qu'il se console maintenant. Nous lui dirons comme M. Lagacé : Monsieur, après vous avoir entendu, on ne peut <sup>rien</sup> qu'une chose, c'est que vous avez raison.

---

Extrait du *Journal de l'Instruction Publique*,  
mai 1874.

Nous avons assisté, le 30 avril dernier, à l'École Normale Laval, à une séance présidée par M. le ministre de l'Instruction Publique, où M. Leroy a fait l'exposé et une application partielle de sa nouvelle méthode pour apprendre les langues. La méthode de M. Leroy n'est pas une simple théorie; elle est le résultat pratique d'un travail constant, d'une expérience de tous les jours. C'est l'étude par le raisonnement, mais le raisonnement mis, au moyen de tableaux, à la portée de l'intelligence des enfants.

Trois choses nous ont frappé surtout dans cette manière d'enseigner.

1o. Economie de temps. Elle est incontestable. On peut apprendre parfaitement dans six mois ce que les anciennes méthodes ne parviennent à inculquer que très-imparfaitement dans un an.

2o. Suppression d'une grande partie du travail de la mémoire au profit de celui de l'intelligence. Il est bon d'exercer la mémoire; mais généralement on force cette faculté au détriment des autres. Il vaut mieux pou-

voir expliquer avec intelligence cent lignes du premier livre de l'Énéide que d'en réciter, comme un perroquet, les sept cent soixante vers, sans les comprendre ni les goûter. On retient beaucoup mieux d'ailleurs une chose comprise qu'une chose simplement apprise. Et dans les classes, on apprend généralement beaucoup plus qu'on ne comprend.

3. Association du travail de l'élève avec celui du maître. Ce point n'est pas le moins important. Avec cette nouvelle méthode, l'élève cesse d'être purement passif. Il n'est plus seulement auditeur en classe, il est acteur, partie intéressée. Ordinairement tout le travail se fait à l'étude ; la classe n'est qu'une simple inspection. L'élève vient y faire corriger et recevoir la tâche de l'étude suivante. Avec le système de M. Leroy, l'étude se fait en classe même, à haute voix, par le maître, par tout le monde ; cela tient autant de l'assemblée délibérante que de la classe : et c'est là le grand secret pour captiver l'élève et le faire progresser rapidement.

Ajoutons que les heures de travail sont considérablement diminuées. Il



fait bien le dire, on exige d'un enfant, dont la force est déjà sérieusement mise à contribution par sa croissance, un travail qu'un homme fait ne peut pas même supporter. Dans un collège les élèves ont à travailler de la tête pendant dix et onze heures chaque jour. Aussi, ceux qui n'ont pas une constitution de fer, pour nous servir d'une expression familière, sortent de là épuisés, portant en eux le germe de toutes les maladies, qui viennent les assaillir dès qu'ils ont passé la trentaine. Un enfant, comme le dit M. Leroy, ne doit pas, ne peut pas travailler plus de six heures par jour. Le travail, qu'il fait au-delà de ce temps, non-seulement ne lui profite pas, mais le dégoûte, et annule les bons effets déjà produits. La question hygiénique, à elle seule, devrait suffire pour donner raison au nouveau système.

En somme, nous avons entendu M. Leroy avec infiniment de plaisir. Ce qu'il affirme, il le réalise, non pas en un tour de baguette comme les charlatans, mais à l'aide de principes raisonnés, solides, obtenus par le travail d'un esprit chercheur et bien équilibré. Dans un siècle, où les personnes ins-

truites recherchent de préférence les carrières dans lesquelles on gagne beaucoup de gloire ou beaucoup d'argent, il est consolant de voir un homme, apparemment tout jeune, faire le sacrifice de légitimes ambitions et consacrer ses travaux, sa vie, à une tâche toute de dévouement et d'humilité. A ce seul titre, M. Leroy mériterait l'encouragement ; mais il n'est pas nécessaire pour lui d'exploiter la sympathie, car nous croyons que son œuvre porte en elle-même de quoi le recommander suffisamment auprès des véritables amis de l'éducation, de ceux qui croient que c'est par la jeunesse qu'on transforme un pays.

Nous espérons que les maisons d'éducation considéreront sérieusement le système de M. Leroy, et tâcheront d'en adopter au moins les principales réformes. Nous verrions même avec plaisir le gouvernement accorder une prime, soit à M. Leroy, soit à toute autre personne, qui se chargerait de faire en grand l'expérimentation d'un système aussi recommandable.

---

## CONCLUSION.

Je suis heureux d'annoncer à ceux, qui s'intéressent à mes travaux, que le désir exprimé, en termes si bienveillants, par monsieur Legendre, l'auteur du dernier extrait, a été réalisé par l'honorable M. Ouimet. Avec cette bonté qui le caractérise et à laquelle je me plais de nouveau à rendre hommage, il m'a fait demander si je consentirais à appliquer moi-même le nouveau système. Un local convenable devant être mis à ma disposition avec une subvention suffisante, j'ai accepté de grand cœur.

En conséquence, je commencerai, le 1er septembre prochain, un cours, qui durera trois ans, et qui comprendra (sauf la philosophie), toutes les matières exigées de mon temps en France pour l'examen du baccalauréat-ès-lettres. Ce cours sera public, et toutes les personnes, qui voudront y assister, n'auront qu'à demander une autorisation. Je ne crains pas la critique, je veux la lumière et mon seul but est d'être utile aux enfants.

*— 1888 —*



## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

- 1° GRAMMAIRE LATINE, en tableaux.
- 2° DE BELLO HELVETIO, (César)
- 3° VIE D'AGÉSILAS, (Cornélius Nepos).
- 4° MORCEAUX CHOISIS DES PROSATEURS LATINS.
- 5° MORCEAUX CHOISIS DES POÈTES LATINS
- 6° RÈGLES DE CONSTRUCTION, PHRASE-CANEVAS.—TRAVAUX SECONDAIRES.
- 7° ARITHMÉTIQUE RAISONNÉE, mise à la portée des enfants.

## EN MANUSCRITS OU A FAIRE.

- 1° GRAMMAIRE FRANÇAISE, en tableaux.
- 2° GRAMMAIRE GRECQUE, en tableaux.
- 3° APPLICATION DU SYSTÈME AU GREC.
- 4° APPLICATION DU SYSTÈME AU FRANÇAIS.
- 5° APPLICATION DU SYSTÈME A L'ANGLAIS.



A-

S

E-

ée

